

Echanges culturels entre groupes humains paléolithiques entre 20.000 et 12.000 BP

Georges Sauvet*, **Javier Fortea****, **Carole Fritz*****, **Gilles Tosello******

*UMR 5608, TRACES, Maison de la Recherche, av. A. Machado, 31058 Toulouse-Cedex, georges.sauvet@orange.fr

**Area de Prehistoria y Arqueología, Fac. Geografía e Historia, Univ. Oviedo, 33006 OVIEDO (Asturias),
fortea@correo.uniovi.es

***UMR 5608, TRACES, carole.fritz@univ-tlse2.fr

**** UMR 5608, TRACES, gilles.tosello@wanadoo.fr

Résumé : *Au cours de leurs cycles saisonniers, les groupes de chasseurs-collecteurs du Paléolithique supérieur, se rencontraient fréquemment, comme en témoignent la diffusion des matières premières, les échanges de biens matériels et de savoir-faire technologiques, mais les échanges socio-culturels ne peuvent s'évaluer qu'à travers le partage de valeurs symboliques, révélé notamment par la création d'œuvres à caractère artistique (art pariétal et mobilier, objets de parure). Dans un cadre chronologique restreint (entre 20.000 et 12.000 BP) et un espace limité (Nord de l'Espagne et sud-Ouest de la France), nous avons recherché les arguments thématiques, stylistiques et techniques permettant d'évaluer le degré d'osmose socio-culturelle entre les groupes. Il en résulte une vision contrastée de l'histoire de ces sociétés. Certains caractères laissent entrevoir des idiosyncrasies régionales, mais d'autres montrent au contraire, au moins à certaines périodes, une unification des systèmes de représentation qui doit refléter une unification des systèmes d'organisation sociale. Ainsi, après une assez longue période au cours de laquelle la Région cantabrique a développé un système propre, on assiste, au Magdalénien moyen, à un rapprochement des conceptions artistiques sur l'ensemble du territoire, comme conséquence probable d'une intensification des contacts et de l'établissement de réseaux sociaux stables. Vers la fin du Magdalénien, cette unité semble se dissoudre à nouveau. Sur le plan méthodologique, les œuvres d'art plastique sont des « révélateurs culturels » des groupes humains et de leur relations avec leurs voisins.*

Abstract : *During their seasonal trips, Palaeolithic hunters-gatherers met frequently as shown by diffusion of raw materials, exchange of economic goods and technological know-how. However socio-cultural exchange can be proved only through the sharing of symbolic value, such as artistic production (mobile and parietal art, adornment). In a limited chronological framework (20,000-12,000 BP) and space (North of Spain, SW of France), we looked for thematic, stylistic and technical arguments owing us to evaluate the degree of cultural osmosis between groups. We got a contrasted vision of the history of these societies. Some characters show regional idiosyncrasy, whereas others show, at least for some periods, a unification of the representational systems reflecting a unification of the social organization. Thus, after a long period during which the Cantabrian Region developed its own system, one observes during the Middle Magdalenian a bridge in the artistic concepts on the whole territory as the results of more intense contacts and the formation of stable social networks. At the end of the Magdalenian, unity again disappears. From the methodological point of view, artworks act as "cultural indicators" of human groups and their relation to their neighbours.*

Introduction

Depuis un peu plus de vingt ans, on assiste à un changement progressif de paradigme en préhistoire. Ce sont désormais les problèmes de société, d'identité culturelle, de géographie sociale, de territorialité, de relations entre groupes, communautés ou ethnies, qui retiennent l'attention des spécialistes (Bahn 1982 ; Conkey 1992, Corchón 1997, 2004 ; Djindjian 2004 ; Fortea 1989 ; Fortea *et al.* 2004 ; Kozłowski 1992 ; Merlet 1993 ; Otte 1992 ; Rozoy 1989 ; Sieveking 1978, 2003 ; Straus 1982, 1993 ; Welté et Lambert 2004). Or, pour aborder ces questions, l'approche traditionnelle par la typologie des vestiges matériels ou par l'analyse technologique se révèle insuffisante, car ce sont les activités symboliques qui jouent un rôle fondamental dans l'identification culturelle, telle qu'elle est ressentie par les membres d'une société. Parmi les objets symboliques à notre disposition pour étudier les sociétés paléolithiques, les manifestations graphiques, pariétales ou mobilières, occupent évidemment la première place.

Problèmes méthodologiques

Pour tenter de cerner l'identité des cultures paléolithiques, ce sont les *analogies* dans le domaine des productions artistiques et les phénomènes de *diffusion*, d'*emprunt* et de *convergence* qui nous serviront de guide. Toutefois, cette problématique n'a de sens que si les sites à comparer sont contemporains. L'établissement d'un cadre chronologique précis est donc un préalable indispensable. Malheureusement, la précision maximale des méthodes de datation est, dans l'état actuel des techniques, de l'ordre de quelques centaines d'années, soit au moins une dizaine de générations. Sauf exception, il est pratiquement impossible d'affirmer que deux objets provenant de sites distincts sont strictement contemporains et nous devons nous contenter d'une acception floue du terme de contemporanéité. Une seconde difficulté concerne l'adoption d'une définition minimale d'une analogie pour qu'elle puisse être considérée comme l'indication d'un contact entre deux groupes. L'analogie devra porter non sur un caractère isolé, mais sur un ensemble de caractéristiques appartenant à des domaines différents (thématique, conventions formelles, technique, choix du support, fonction, etc.).

A propos d'analogie, un autre point méthodologique doit être précisé ; il concerne un processus que l'on pourrait décrire comme celui de la transposition du concept originel. En effet, dans presque tous les cas, l'objet ou le concept diffusant est soumis à une *réinterprétation* de la part du groupe récepteur. Or, la réappropriation d'une idée venue

d'ailleurs peut s'accompagner de modifications parfois considérables. Ainsi, le thème du bouquetin en attitude rétrospective, sculpté sur propulseur, est attesté dans les Pyrénées par les célèbres exemples du Mas d'Azil et de Bèdeilhac (fig. 1). Or, une très belle pièce de La Garma (Cantabrie) est peut-être une transposition du même concept sur un autre support. Cette fois l'image du faon à tête retournée est figurée en léger bas-relief sur les deux faces d'une lame osseuse, d'où la nécessité de retourner l'objet pour en comprendre le développement (fig. 2). L'attitude rétrospective des faons sur propulseurs a souvent été considérée comme une adaptation au support et à la matière, mais il semble que la réalité soit plus complexe.

Dans le même esprit, on peut mentionner deux plaquettes provenant des grottes relativement voisines de Labastide (Hautes-Pyrénées) et du Mas d'Azil (Ariège), qui portent la gravure d'un bison en position rétrospective. Leur conception est étonnamment voisine. En Dordogne (La Madeleine), on connaît une représentation du même sujet (« bison se léchant le flanc »), mais le support est différent puisqu'il s'agit cette fois d'un bois de renne traité en ronde-bosse. Ces quelques exemples montrent que c'est bien un concept qui est exprimé, indépendamment du support.

Lorsqu'une analogie entre deux séries d'objets a été repérée, quelles hypothèses pouvons-nous formuler pour tenter de l'expliquer ? Les objets peuvent avoir une origine locale unique, voire un créateur unique, et avoir été dispersés postérieurement. Dans le cas de chasseurs-collecteurs mobiles, il est pratiquement impossible de savoir si les analogies décelées entre des objets provenant de sites éloignés sont dues à des contacts entre des groupes distincts procédant à des échanges de voisinage (ce qui implique des relations codifiées entre groupes) ou s'il s'agit du même groupe que l'on perçoit à divers moments de son cycle de déplacements. La question se pose notamment lorsque les analogies concernent des sites distants seulement de quelques dizaines de kilomètres, comme le Mas-d'Azil, d'Enlène et de Bèdeilhac (fig. 1 et 3). Encore convient-il d'être extrêmement circonspect avant d'affirmer qu'un type d'objet ou de décor est caractéristique d'un territoire donné. C'est ainsi que les os hyoïdes portant des encoches latérales de La Güelga et de Tito Bustillo ne peuvent être considérés comme des « marqueurs territoriaux » (Menéndez 2003) puisqu'on en connaît à Abautz (Navarre) et à La Marche (Vienne). Au contraire, ces objets très typés servent l'argumentation contraire puisqu'ils démontrent l'existence d'échanges entre des régions éloignées (fig. 4).

Dans le cas d'analogies portant sur de grandes distances, les déplacements physiques deviennent moins probables, mais ne peuvent être exclus. La



Figure 1 : Propulseurs du Mas d’Azil (à gauche) et de Bèdeilhac (à droite) portant un faon de bouquetin dans une attitude rétrospective. D’après clichés Vertut et MAN.

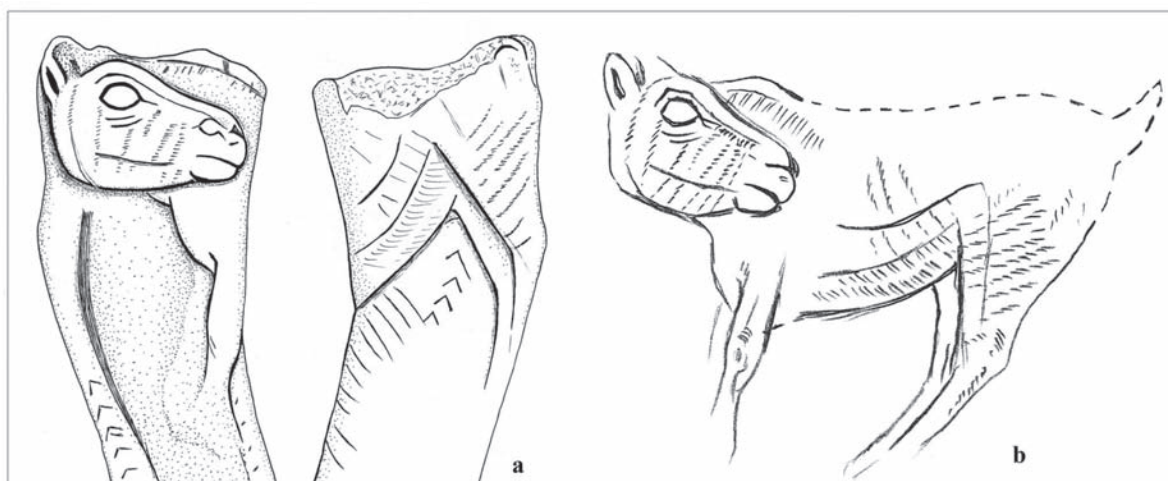


Figure 2 : Lame osseuse de La Gama (Cantabrie) portant un jeune bouquetin sur les deux faces ; a) d’après photos ; b) déroulé (croquis de G. Tosello).

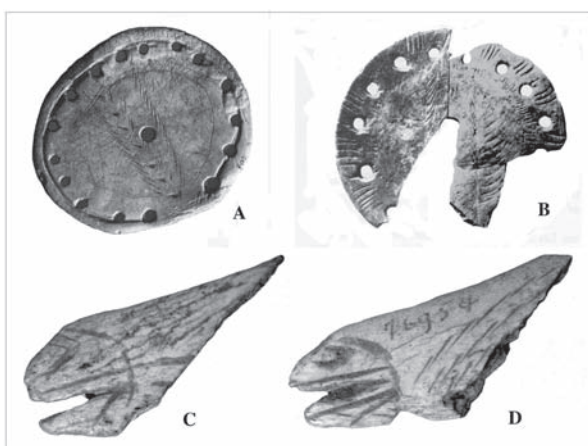


Figure 3 : Rondelles multiperforées (A. Le Mas d’Azil, B. Enlène) ; contours découpés (C. Le Mas d’Azil, D. Bèdeilhac).

question se pose en particulier lorsqu’il s’agit d’expliquer les représentations d’une espèce dans une région, alors que ses restes sont absents de la faune consommée.

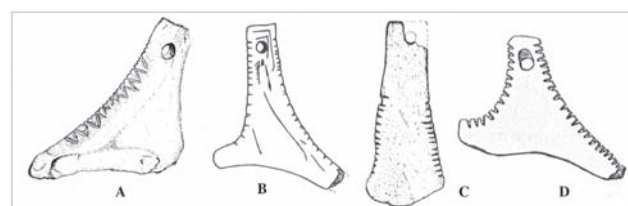


Figure 4 : Os hyoïdes percés et encochés. 1. La Güelga (Asturies), d’après M. Menéndez ; B. Tito Bustillo (Asturies), d’après A. Moure ; C. Abauntz (Navarre), d’après P. Utrilla ; D. La Marche (Vienne), d’après L. Rousseau.

Comment interpréter, par exemple, les représentations mobilières de rennes de La Viña et de Las Caldas en l’absence quasi-totale de rennes dans les gisements du Magdalénien moyen (Altuna et Mariezkurrena 1996) ? Question posée également pour les magnifiques représentations bichromes de Tito Bustillo et pour les rennes récemment identifiés à Llonín (Fortea, Rasilla, Rodríguez 2004) et à Covaciella (Fortea sous presse). Les chasseurs asturiens venaient-ils chasser le renne

jusqu'au Pays basque ? Cela n'aurait rien d'étonnant ; des déplacements saisonniers de l'ordre de 300 à 500 kilomètres étaient évidemment à leur portée. L'identification récente de silex de la Chalosse dans le Magdalénien moyen de Las Caldas en apporte la preuve (Corchón *et al.* 2006).

La notion de réseaux d'échanges étendant ses ramifications sur de vastes territoires s'impose à certaines périodes, mais le modèle envisagé repose encore implicitement sur celui qui a été étudié par M. Mauss, il y a exactement un siècle, dans certaines sociétés eskimos (Mauss et Beuchat 1904-5). Son application au cas des chasseurs-cueilleurs du Paléolithique supérieur demeure conjecturale (Conkey 1992). Selon ce modèle, la gestion des ressources alimentaires sur un cycle annuel impose des phases saisonnières de dispersion et d'agrégation qui provoquent périodiquement de grands rassemblements dans des sites particuliers. Ces rassemblements seraient l'occasion d'échanger des personnes (mariages) ou des objets (troc), mais également d'échanger des informations et de partager des idées ; en conséquence, lorsqu'une analogie formelle est constatée entre des œuvres séparées par de grandes distances, on ne peut savoir si ce sont les concepts techniques et esthétiques associés à la réalisation de ces œuvres qui ont été transmis d'un groupe à l'autre par apprentissage (ou simple observation) ou si les mêmes artistes ont opéré dans plusieurs sites ? La question se pose aussi bien pour les petits objets mobiliers que pour l'art pariétal. Toutefois, ces hypothèses ont un point commun : elles impliquent toutes les deux l'établissement de liens culturels forts, périodiquement renouvelés et même « institutionnalisés » (c'est-à-dire reconnus par tous les groupes concernés et reproduits de génération en génération). Si les analogies sont suffisamment fortes pour que l'on puisse écarter l'hypothèse d'une coïncidence fortuite, elles seront pour nous l'indice d'une communauté culturelle étendue.

Dans quelques cas marginaux, la notion de communauté culturelle n'est pas évidente et l'on doit se poser la question d'éventuels emprunts transculturels ou de l'imitation. Une telle question se pose à propos de l'exceptionnelle tête de cheval de La Pierre aux Fées (Cépo, Loiret). Les archéologues reconnaissent que les vestiges matériels du site correspondent à ce qu'ils nomment la « culture hambourgeoise » appartenant au technocomplexe des pointes à cran, distincte sur de nombreux points de la « culture magdalénienne ». La présence d'une tête de cheval « de style magdalénien » (ce qui suppose que l'on soit capable de le définir) dans un gisement hambourgeois, alors que les Hambourgeois ne sont pas censés produire d'art animalier est interprétée « *comme une acculturation secondaire des Hambourgeois témoignant de contacts avec les Magdaléniens contemporains* » (Allain 1989, p. 215). Cependant, rien ne prouve que les Hambourgeois ne pratiquaient pas

l'art figuratif dans la grande plaine du Nord dont ils sont supposés être originaires (les gisements sont trop peu nombreux pour l'affirmer). Les Magdaléniens seraient-ils les seuls capables de dessiner une tête de cheval réaliste ? Dans le même ordre d'idées, faut-il supposer que la tête de cheval de Robin Hood's cave (Grande-Bretagne) dans une région caractérisée par une industrie cresswellienne soit une « importation » magdalénienne. Ces exemples illustrent la difficulté d'identifier les mécanismes précis qui tendent à homogénéiser les productions artistiques sur d'immenses territoires occupés par des chasseurs-collecteurs ayant des modes de vie très proches, qui se rencontraient probablement de façon régulière à l'occasion de leurs déplacements en quête de matières premières ou à la poursuite du gibier. Des relations de voisinage basées sur l'échange ont dû s'établir à cette occasion et conduire à un certain degré de partage des idées, des formes et des techniques. La recherche des analogies va nous permettre de mettre en évidence, non pas des territoires clos, limités par des frontières naturelles ou culturelles, mais l'intensité plus ou moins grande des échanges entre groupes voisins et la variabilité de ces liens au cours du temps.

Cadre chronostratigraphique

Les vestiges matériels mis au jour par les fouilles, associés aux éléments de datations absolues, permettent d'établir un cadre chronologique dans lequel nous tenterons ensuite de replacer l'évolution des productions artistiques. Les objets manufacturés qui constituent la base des industries lithique et osseuse ont avant tout une fonction utilitaire, mais cela ne doit pas nous faire oublier qu'ils ont été fabriqués au sein d'un groupe, dans un certain contexte social qui impose des contraintes et oriente les choix. Aux contraintes matérielles, directement liées aux propriétés physiques des matériaux, s'ajoutent donc une série de contraintes sociales qui expliquent certaines différences que l'on observe dans les productions de groupes voisins et contemporains. Autrement dit, la technologie reflète en partie les contextes socio-culturels dans lequel les objets ont été produits et utilisés (Dobres 2001). En ce sens, les objets utilitaires peuvent être de précieux indicateurs de l'organisation sociale à grande échelle, puisqu'ils permettent d'évaluer l'importance des échanges à l'intérieur de vastes territoires. En effet, certains types d'objets (ou certains aspects techniques de leur fabrication) ne connaissent qu'une diffusion limitée, tandis que d'autres essaient rapidement dans toute l'aire considérée. Ils sont donc porteurs d'information sur le degré d'indépendance de certains groupes. De même, les sources d'approvisionnement en matières premières, indispensables à la vie quotidienne comme le silex, ou d'autres matériaux à haute valeur symbolique comme les coquillages utilisés pour la

parure, permettent de juger de l'étendue géographique des territoires fréquentés ou tout au moins des aires géographiques à l'intérieur desquelles se tissaient des réseaux d'échange.

Nous résumerons donc brièvement ce que l'on sait de l'évolution des sociétés de chasseurs-collecteurs qui ont occupé le sud-ouest de la France et le nord de l'Espagne au cours des huit derniers millénaires du Paléolithique supérieur (20.000-12.000 BP selon le radiocarbone). Nous insisterons sur les convergences ou au contraire les différences inter-régionales que nous tenterons ensuite de corrélérer avec l'information fournie par les productions symboliques.

1) 20.000-18.500 BP

Tant en France qu'en Espagne, les données archéologiques permettent d'attribuer au Solutrén supérieur les gisements de cette période (Tableau 1). Les dates ¹⁴C dont nous disposons sont peu nombreuses mais cohérentes, des Asturies au bassin de la Loire (Cueto de la Mina D, Altamira,

Le Cuzoul de Vers, Les Jamblancs, Le Placard, Abri Fritsch). La similitude apparente des industries lithiques tient à la technique de la retouche plane par pression dite retouche solutréenne et à la présence d'outils foliacés dans tout le territoire considéré (feuilles de laurier, pointes à cran, etc.). Toutefois, certains types d'outils n'ont connu qu'une expansion limitée révélant ainsi des variations régionales et des échanges limités. C'est le cas par exemple des pointes à base concave dont plus de la moitié des exemplaires connus à ce jour provient des Asturies (Straus 1978, Rasilla et Santamaría Álvarez 2005) et vont en se raréfiant d'ouest en Est le long de la côte cantabrique. Seuls quelques exemplaires isolés sont connus dans le sud-ouest français (Isturitz, Azkonzilo, Haréguy, Brassempouy-grotte du Pape et Lespugue-Les Harpons). Cela justifie l'opinion de St-Périer qui pensait que ces Solutréens étaient venus d'Espagne (St-Périer 1920). Ces groupes auraient pénétré dans un territoire pratiquement inoccupé, si l'on en juge par la rareté des vestiges solutréens dans le piémont pyrénéen (Foucher et San Juan 2002).

	Dates		ASTURIES		CANTABRIE		VISCAYE	GUIPUZCOA	NAVARRE	Pyrénées		Aveyron	Quercy	Périgord	Charente
	cal BP	BP	Oeste	Centro	Este	Oeste				Este	Atlantiques				
Interstade tardiglaciaire	13970	12800				[El Lizar]		[Torre]	11760 Abantzu Zr		11800 Eglises 8	11750 Courbet		11720 Limeuil	
						[Caulventi]		[Urtiaga D]	11840 Zatoya II		12000 Posymit BI		12040 Conduché		
	14820	12500	[Riera 24-261]			[Otero 2/3]		[Ermittia]	12310 Erralla III		12250 Rhodés II-F5				
			[Cueto Mina B]			[Chora]			12340 Abantzu E1		12395 Arancou B2				
			[Llontín I-II.gal]								12450 Espégnies				
			[Llontín VIII-IX.CA]												
Dryas ancien	16470	13800	[Vila III]						13270 Berroberria E		13210 Gourdan				
			[Paloma 6]								12850 Vache 4b				
			[Cueto Mina C]								12900 Eglises 8bis				
Dryas I sup	17240	14800	[Llontín X.CA]												
Dryas I inf	19140	16000													
Péniglaciaire supérieur wilromien	20270	17000													

Tableau 1 : Cadre chronologique pour la période 20.000-12000 BP, basé sur les dates ¹⁴C (non calibrées) des principaux gisements de la région cantabrique et du sud-ouest de la France.

2) 18.500-16.500 BP

Cette période marque un net changement par rapport à la précédente. La situation est *apparemment* très contrastée des deux côtés des Pyrénées. Dans le sud-ouest de la France, cette période est caractérisée par une industrie lithique singulière (industrie majoritairement sur éclats, outils encochés, denticulés, pièces esquillées, raclettes). Appelée autrefois Magdalénien 0 et Magdalénien I pour des raisons stratigraphiques, cette période est aujourd'hui reconnue comme une entité distincte du Magdalénien, à laquelle on donne le nom de Badegoulien (Vignard 1965).

La concordance des événements en Espagne et en France est remarquable. Les industries badegouliennes les plus anciennes sont datées en France aux alentours de 18.400 BP (Cuzoul 24, Le Placard 2, Laugerie-Haute Est 20-18 ; cf. Tableau 1). En Espagne, dans cette même tranche chronologique, on constate la raréfaction de la retouche solutréenne, une forte augmentation de l'outillage sur éclats, parfois la présence des raclettes en grand nombre. A Las Caldas, par exemple, S. Corchón note bien « le vif contraste » qui existe entre les niveaux 10 à 7 (Solutrén supérieur) et les niveaux sus-jacents (6 à 3) qu'elle considère comme une phase finale du Solutrén « en voie de désolutréanisation », car l'industrie est pratiquement dépourvue d'outils foliacés (Corchón 1981).

L'accord n'est pas fait sur la filiation de cette industrie. Des industries très semblables sont dénommées « Magdalénien archaïque » par P. Utrilla, ce qui maintient l'équivalence avec les termes de Magdalénien 0 et Magdalénien I (Utrilla 1989, 1996). Toutefois, la composition de l'industrie lithique de couches archéologiques comme celles de La Riera 8-16, Las Caldas 3 (Salle I) et XIVc (Salle II), Rascaño 5, etc. s'éloigne autant du Solutrén supérieur qui précède que du Magdalénien inférieur cantabrique qui suit, comme l'ont montré les analyses factorielles des industries lithiques des grands gisements stratifiés cantabriques (Bosselin et Djindjian 1999). Il ne s'agit pas d'entrer ici dans une controverse qui, à notre avis, porte davantage sur la terminologie que sur le fond. Le fait important est que, au moment même où se développe en Aquitaine le Badegoulien sur un substrat solutréen, apparaissent dans toute la région cantabrique (Las Caldas 3 : 18.250 BP, Aitzbitarte IV, niv. 3 : 17.950 BP), des industries typologiquement très similaires. Il est extrêmement improbable que ces deux industries aient pu apparaître simultanément et se développer parallèlement sans que des contacts expliquent leur similitude.

On notera que, durant cette période, les Pyrénées semblent pratiquement inoccupées (exception faite du Badegoulien à raclettes signalé à Enlène et malheureusement mal daté). Si le Badegoulien n'a pas

pénétré dans les Pyrénées, il a en revanche remonté la vallée de la Garonne (Cassegras) et, par le seuil de Naurouze, atteint le Languedoc (site de plein air de Lassac, Petite grotte de Bize, couche 5). Enfin, il convient de signaler que des industries « non badegouliennes » ont également été signalées dans cette fourchette chronologique et attribuées à un Magdalénien « très ancien » (sur la foi de l'absence de raclettes, de l'abondance des lamelles à dos, d'un débitage fortement laminaire et du débitage des bois de renne par double rainurage). C'est le cas de Lascaux pour laquelle on possède une date de 17.190 ± 140 BP (et une autre encore plus ancienne : 18.600 ± 190 BP) (Aujoulat *et al.* 1998) et surtout de l'abri Gandil (Tarn-et-Garonne) pour lequel trois datations convergentes ont donné des âges compris entre 17.480 et 16.980 BP (Ladier 2004). Ces industries qui répondent mal aux critères techno-typologiques habituels sont peut-être l'indice de la rencontre de groupes porteurs de technologies différentes.

3) 16.500-14.500 BP

Dans la Corniche cantabrique, cette tranche chronologique correspond au « Magdalénien Inférieur Cantabrique » (MIC) dans P. Utrilla (1995) distingue deux faciès : le faciès de type Juyo et le faciès microlithique bien représenté à Las Caldas (niv. XIII-XI) (Corchón 1994).

En France, cette période correspond au Magdalénien III de Breuil. Les similitudes avec le Magdalénien inférieur cantabrique sont nombreuses (proportion importante de microlithes, sagaies à biseau simple et à section quadrangulaire) et résultent probablement de phénomènes de diffusion par contact. Un modèle de sagaies courtes et épaisses à rainure longitudinale, connue sous le nom de sagaies de Lussac-Angles, sans doute développé initialement dans la Vienne (Angles-sur-l'Anglin, La Marche), fait plus ou moins figure de « fossile-directeur ».

Il est important de souligner la quasi-simultanéité de l'apparition du MIC en Espagne et du Magdalénien III en Aquitaine (Tableau 1) ; il est donc illusoire, dans l'état actuel de nos connaissances, de se demander dans quel sens la diffusion a pu s'exercer. Les dates les plus récentes pour des industries badegouliennes se situent vers 16.800 BP (Pégourié 8a, Lassac, Cuzoul 13) et les plus anciennes dates pour des industries magdaléniennes vers 16.500-16.300 BP (Le Placard, St-Germain-La-Rivière, Ekain VIIIb, Mirón 111). A La Riera, une rupture majeure se manifeste entre les couches 8 à 16 d'une part et les couches 17 à 20 inf, d'autre part (Bosselin et Djindjian 1999). C'est donc aux alentours de 16.500 BP ou un peu avant que l'on peut situer l'apparition du plus ancien Magdalénien *stricto sensu* (si l'on fait exception du court épisode appelé Magdalénien II qui n'est connu que dans quelques sites aquitains). Compte tenu de l'abandon des premiers stades

de la classification de Breuil, il serait peut-être judicieux de renommer le Magdalénien III « Magdalénien Inférieur aquitain » par symétrie avec le « Magdalénien Inférieur cantabrique », ainsi que l'ont proposé Djindjian, Kozłowski et Otte (1999).

Les relations entre le Nord de l'Aquitaine et les régions méridionales sont attestées par la diffusion des sagaies de Lussac-Angles en direction du sud (Quercy, Pyrénées, Région cantabrique). Dans les Pyrénées, il y a encore très peu de sites attribuables à cette période. Des sagaies de type Lussac-Angles ont été signalées dans les Hautes-Pyrénées (Troubat), en Haute-Garonne (Marsoulas, Montconfort, Lespugue-Les Scilles, Gourdan), en Ariège (Enlène-Salle des Morts, Montfort) et jusque dans l'Aude (Canecaude), mais c'est sans doute un argument fragile pour attribuer les couches qui les contiennent au Magdalénien III tel qu'on le connaît en Aquitaine, avec une chronologie identique (Clottes 1989a). En effet, les couches ayant livré des sagaies de type Lussac-Angles ont parfois reçu des dates plus tardives (Canecaude : 14230 BP ; Enlène-Salle des Morts : 13940 BP). Il est cependant intéressant de noter que des sagaies de ce type sont vraisemblablement présentes à Tito Bustillo (Moure 1975, p. 43 ; Clottes 1989b, p. 76) où elles pourraient signer une occupation beaucoup plus ancienne qu'on ne le suppose généralement. A El Mirón, des sagaies de ce type ont été trouvées dans une couche immédiatement superposée au « Magdalénien archaïque-Badegoulien » (Straus et González Morales, 2005).

Durant cette période, il semble que les groupes magdaléniens aient connu une expansion considérable, puisqu'ils occupent de nouveau des territoires qui avaient été désertés au moment du maximum glaciaire. Appartient probablement à cette vague le Magdalénien à navettes de l'Est de la France (Grotte Grappin : 15.770 ± 390 BP et 15.320 ± 370 BP ; Rigney : 14.950 ± 500 BP) qu'il convient de rapprocher de sites encore plus orientaux comme Kniegrotte en Allemagne et Maszycka en Pologne (15.490 ± 310 BP).

4) 14.500-13.300 BP

En France, c'est le Magdalénien IV de la séquence de Breuil. A partir de 14.500 BP, les occupations se multiplient dans les Pyrénées, de l'Atlantique à l'Ariège¹. Ce mouvement trouve peut-être son origine

¹ Une datation C14 de la couche 7 de Gazel (Aude) qui correspond à un Magdalénien IV de type pyrénéen incontestable (protoharpons, sagaies à biseau double, baguettes demi-rondes ornées, contours découpés sur os hyoïde) a donné un âge de 15.070 ± 270 BP (Sacchi 1986). Cette date est difficile à accepter sans réserve, car Gazel constituerait un îlot isolé au milieu de dizaines de sites contemporains rapportables au Magdalénien III (aquitain ou cantabrique), 500 ans avant que ces derniers n'adoptent à leur tour les formes d'outillage du Magdalénien IV.

dans un intermède climatique plus tempéré dans le Dryas I. En Espagne cantabrique, les fouilles de La Viña (J. Fortea), de Llonín (J. Fortea et M. de la Rasilla) et de Las Caldas (S. Corchón) ont contribué de manière spectaculaire à la reconnaissance d'un Magdalénien moyen clairement différencié du MIC sous-jacent. Les analogies avec le Magdalénien IV pyrénéen ont été aussitôt mises en lumière. C'est surtout l'industrie osseuse qui est révélatrice de ces transferts technologiques transrégionaux. En effet, le Magdalénien moyen est caractérisé des deux côtés des Pyrénées par la présence parfois abondante de sagaies à base fourchue et de protoharpons.

Il est intéressant de souligner que le passage du Magdalénien inférieur au Magdalénien moyen s'accompagne dans les Asturies, à Las Caldas et à la Viña notamment, de profondes différences dans la technologie et la typologie lithiques, en relation probable avec la matière première qui est presque exclusivement constituée de silex au Magdalénien moyen, alors que le quartzite représentait une part importante au Magdalénien inférieur (Fortea 1989, Corchón 1995). Le silex étant rare et de mauvaise qualité dans les Asturies, il semble que son emploi massif dans les gisements du Magdalénien moyen de la région réponde à des choix technologiques qui ont été élaborés en des lieux plus favorables.

De nouveau, on est frappé par la quasi-contemporanéité des changements qui s'opèrent de part et d'autre des Pyrénées (Tableau 1). Les dates les plus tardives pour le MIC semblent se situer autour de 14.500 BP et les dates les plus anciennes pour le Magdalénien moyen (IV) dans les Pyrénées sont voisines de cette même date, si l'on en juge par les couches 6 et 5 de Dufaure (14.600 BP) et par le niveau G de Berroberria qui date la première occupation du site vers 14.430 BP. La plupart des dates en Cantabrie et dans les Asturies sont un peu plus basses, mais le cas de Tito Bustillo pose un problème intéressant. Beaucoup d'auteurs s'accordent aujourd'hui pour attribuer le niveau 1c au Magdalénien moyen, mais certaines dates ¹⁴C (14.550 pour le niveau 1cb et 14.440 BP pour le niveau 1c.1) seraient parmi les plus anciennes, toutes régions confondues.

5) 13.300-12.000 BP

En France comme en Espagne, cette période voit l'expansion du Magdalénien supérieur et final, celui-ci étant souvent identifié par la présence de harpons (et parfois sur ce seul critère). Les dates les plus anciennes dont on dispose dans les différentes régions situent les plus anciennes couches attribuables au Magdalénien supérieur vers 13.300 BP, coïncidant ainsi avec le début du Bölling (Tableau 1). De la Charente

(Montgaudier : 13.320 BP) aux Pyrénées (Gourdan : 13.210 BP), à la Navarre (Berroberría : 13.270 BP) et aux Asturies (Caldas III : 13.185 BP), les dates ¹⁴C sont étonnamment proches, ce qui indique probablement des phénomènes de diffusion très rapides et d'intenses contacts interrégionaux. L'homogénéité des industries lithique et osseuse dans toute l'aire géographique considérée est tellement évidente que l'on oublie parfois d'en tirer les conséquences en termes d'économie de subsistance et d'organisation sociale.

Bien entendu, les limites temporelles indiquées dans les paragraphes précédents sont sujettes à discussion, en raison d'une part de l'imprécision des dates ¹⁴C et d'autre part des périodes transitoires difficiles à caractériser. Par exemple, la distinction entre le Magdalénien IV et le Magdalénien supérieur est souvent rendue délicate par la présence dans le Magdalénien IV de protoharpons déjà très proches de vrais harpons. Le caractère continu de la transition est encore démontré par les sagaies à base fourchue que l'on rencontre dans une courte tranche chronologique couvrant la fin du Magdalénien moyen et le début du Magdalénien supérieur (Pétillon 2004). Compte tenu de ces diverses causes d'erreurs, il est pratiquement impossible de savoir s'il y eut de réels décalages temporels entre les régions lors des grandes transitions. La question est pourtant importante, car cela nous renseignerait sur le sens de circulation des innovations techniques et des influences culturelles. En l'état actuel de nos connaissances, le schéma évolutif global (tel que nous le présentons dans le Tableau 1) ne révèle pas de décalages temporels significatifs. Ce tableau montre au contraire que les transitions ont été quasiment simultanées dans tout le territoire considéré, avec une incertitude qui n'excède pas l'ordre de grandeur des erreurs statistiques affectant les âges ¹⁴C.

La création artistique comme marqueur culturel

Comme nous venons de le voir, la stratigraphie des grands gisements met en évidence une évolution des industries lithique et osseuse plus ou moins parallèle et synchrone dans toute l'aire géographique considérée. Cela signifie simplement que les groupes qui occupaient ce vaste territoire avaient l'occasion de se rencontrer. A l'occasion de ces rencontres, ils échangeaient des objets, des techniques et sans doute également des informations pratiques relatives à l'exploitation des ressources du territoire. Toutefois, les échanges réalisés au cours de ces rencontres n'impliquent pas nécessairement que les groupes partageaient aussi des valeurs idéologiques, spirituelles ou religieuses en nombre suffisant pour que

l'on puisse les considérer comme des représentants d'une même culture (au sens que les anthropologues donnent de ce mot et non dans celui des préhistoriens qui se fondent sur la « culture » matérielle). En effet, la diffusion d'un nouvel outil ou d'une nouvelle technique peut se faire rapidement, de proche en proche, entre des groupes culturellement distincts qui n'entretiennent que des relations de voisinage. Autrement dit, la présence des mêmes industries sur un territoire donné n'implique pas l'existence de liens culturels forts entre les occupants de ce territoire. De même, les recherches qui montrent que les matières siliceuses nécessaires à la fabrication des armes et des outils proviennent parfois de distances considérables (Simonnet 1996, Lacombe 1998) montrent que les chasseurs-collecteurs paléolithiques circulaient sur de vastes territoires où ils étaient sans doute amenés à se rencontrer périodiquement, mais cela ne nous apprend rien sur leur degré d'osmose culturelle.

L'information apportée par la circulation des coquillages est d'une autre nature, car ce sont des objets précieux qui devaient faire l'objet d'échanges (Taborin 1992). Par exemple, la présence de nombreuses *Homalopoma sanguineum*, un coquillage exclusivement méditerranéen, à Tito Bustillo ne permet nullement d'inférer des relations directes entre les groupes asturiens et les groupes de la façade méditerranéenne, mais on peut reconstituer de manière hypothétique leur trajet par le Nord des Pyrénées en suivant les sites où ce coquillage est présent (Canecaude, La Vache, Enlène, Le Mas d'Azil, les Espéluques), voie plus vraisemblable que celle empruntant la vallée de l'Ebre (Alvarez 2002).

Si, sur une aire donnée, on ne trouve que des objets façonnés dans des matières premières d'origine locale, on peut logiquement conclure que ces groupes vivaient dans une certaine autarcie ou en tout cas échangeaient peu avec leurs voisins. En revanche, si l'on trouve de nombreuses matières premières exogènes, on ne pourra pas en déduire que l'aire géographique considérée fait partie d'une unité territoriale plus vaste, car ces matières premières peuvent avoir été obtenues par échange, sans que cela implique des relations d'ordre culturel entre les groupes concernés. Pour trancher, il faudra faire appel à des données qui dépendent de façon plus étroite de la culture, comme c'est le cas des productions de caractère symbolique et esthétique, qui impliquent une communauté de pensée et de valeurs, ainsi que des mécanismes de transmission entre générations. Si l'on constate que les productions artistiques d'une région sont originales par rapport à celles des régions environnantes, on a de grandes chances d'être en présence d'une aire culturelle autonome. Si, au contraire, des analogies se font jour *en nombre suffisant* avec les productions

artistiques des régions environnantes, il conviendra sans doute d'élargir la notion d'aire culturelle à la totalité du territoire considéré.

Le problème est donc de reconnaître les éléments permettant de discerner dans les productions d'art plastique une communauté d'inspiration attestant de liens culturels entre leurs auteurs. Pour cela, nous allons, pour chacune des périodes précédemment définies à l'aide de critères purement archéologiques, examiner ce que les données artistiques peuvent nous apprendre sur l'évolution des rapports culturels entre groupes régionaux. Par nécessité, nous continuerons à utiliser les limites chronologiques fournies par l'archéologie, bien que celles-ci sont non seulement imprécises pour les raisons que nous avons vues, mais très probablement inadéquates par rapport à notre objectif. En effet, nous n'avons pas de raison de supposer que les rapports culturels suivent une évolution parallèle à celle de la technologie lithique et osseuse. Il n'est pas certain, par exemple, que l'introduction du harpon (qui est souvent l'élément déterminant de l'attribution d'un horizon archéologique au Magdalénien supérieur) ait modifié de façon substantielle et brutale les réseaux relationnels. Inversement, on peut concevoir que des événements de caractère anecdotique qui nous échappent totalement (personnage charismatique, rivalité clanique...) conduisent un groupe à se démarquer de ses voisins par des productions graphiques originales.

Données artistiques pour la période 20.000-18.500 BP

Dans l'art pariétal de la Région cantabrique, la tranche chronologique 20.000-18.500 BP correspond probablement à l'extrême fin de la tradition des gravures extérieures et au développement d'une nouvelle tradition consistant en des dessins rouges au trait ponctué réalisés dans des grottes profondes (Garate 2004). Dans ces deux traditions, le motif de la biche occupe une place prépondérante. Bien que les centres de gravité des domaines couverts par ces deux traditions ne soient pas exactement confondus (les gravures extérieures étant majoritairement asturiennes et les animaux ponctués majoritairement en Cantabrie), les territoires se recoupent largement et l'on est amené à penser que l'ensemble de la région cantabrique, en dépit des obstacles constitués par les nombreuses rivières d'orientation Nord-Sud qui la découpent, possédait une certaine unité de conception artistique qui doit bien recouvrir une certaine unité culturelle.

Une partie au moins des signes quadrilatères cloisonnés qui accompagnent fréquemment les animaux en tracés ponctués doit probablement être rapportée à cette période. C'est le cas notamment à

La Haza où le contexte archéologique ne consistait qu'en quelques pièces à retouche solutréenne (Moure Romanillo, González Sainz, González Morales 1987). A La Pasiega, la présence d'un contexte Solutréen supérieur abonde dans le même sens, mais la présence d'éléments magdaléniens ouvre une fenêtre chronologique plus large.

Dans le sud-ouest de la France, les rares œuvres mobilières figuratives datées par la stratigraphie (gravures sur plaquette d'Isturitz, Haréguy, Badegoule) partagent bien quelques caractères stylistiques, malheureusement insuffisants pour en tirer des conclusions.

En Aquitaine, l'art pariétal attribuable au Solutréen est peu abondant. On peut néanmoins signaler l'attrait pour la réalisation de bas-reliefs au sein même de l'habitat (exemple de Roc-de-Sers et du Fourneau-du-Diable), tradition sans doute héritée du Gravettien (Laussel). Une certaine communauté de pensée semble perceptible dans un vaste domaine allant de la Charente à la Vézère. Les contacts à l'intérieur de cette région et même au delà sont attestés par la distribution des signes dits « en accolade » ou « tectiformes à cheminée » de la Charente (le Placard) au Quercy (Cognac, Le Pech-Merle). Un signe de ce type peint dans la grotte de Lascaux peut être interprété, soit comme une perduration du type au delà du Solutréen, soit comme l'indice d'une fréquentation de Lascaux plus précoce qu'on ne le suppose. La datation directe par AMS d'une sagaie de Lascaux (18.600 ± 190 BP) irait dans ce sens (Aujoulat *et al.* 1998).

En revanche, les arguments qui vont dans le sens de liaisons culturelles entre l'Aquitaine et la région cantabrique au Solutréen supérieur sont très ténus. Peut-on considérer que les signes de type « Placard » sont apparentés aux signes quadrilatères cantabriques qui possèdent une excroissance sommitale (le plus souvent pointue) et que leurs différences ressortissent de variations régionales autour d'un concept commun ? Nous manquons de formes intermédiaires pour l'affirmer. Peut-être faut-il signaler ici que, parmi les dessins les plus archaïques de Font-de-Gaume, figurent des protomés d'aurochs aux cornes sinueuses dirigées vers l'avant, réalisées à l'aide de points rouges disjoints, figures à propos desquelles H. Breuil n'a pas manqué de faire référence à Covalanas. De même, certains dessins rouges du Quercy (notamment des bouquetins de Carriot, du Cantal et du Pech Merle) font penser au style cantabrique, mais ces éléments isolés, non datés, ne suffisent pas pour fonder l'hypothèse d'un rapprochement. Toutefois, les signes en grille qui constellent le plafond de la grotte du Cantal (Lot) viennent à l'appui de cette hypothèse. En effet,

ces signes ont leur équivalent presque parfait dans la grotte asturienne de Las Herrerías (Asturies) : même structure géométrique, même combinaison de traits continus et de traits ponctués, même situation topographique sur un plafond. L'analogie de ces deux ensembles impose l'idée d'une connexion directe entre leurs auteurs en dépit de l'éloignement géographique des sites (fig. 5).



Figure 5 : Signes rouges. A. Las Herrerías (Asturies) ; B. Le Cantal (Lot). D'après F. Jordá et M. Lorblanchet.

Données artistiques pour la période 18.500-16.500 BP

L'extrême pauvreté de l'art rapportable au Badegoulien a maintes fois été soulignée, le bison gravé sur un galet du Cuzoul de Vers demeurant le témoin le plus notable (Clottes et Giraud 1989). Une mention particulière doit être faite pour l'abri Gandil « contemporain des périodes qui ont vu se développer le Badegoulien », mais dont l'industrie est considérée comme appartenant au « Magdalénien ancien » (Ladier 2004). En effet, l'un des aspects qui distinguent Gandil du Badegoulien est justement la présence dans les couches profondes d'un art figuratif sur plaquettes.

L'une d'elles porte des gravures fines (un renne, un boviné) et surtout le dessin d'un cerf noir dont la silhouette rappelle le style de certains dessins rouges de La Pasiega ou de certaines gravures de Lascaux. Nous avons déjà mentionné que l'une des dates ¹⁴C de Lascaux situe l'occupation de la grotte dans cette

période. Un sagaie à rainure de Gabillou récemment datée (17180 ± 170 BP) (Aujoulat et al. 1998) s'accorde parfaitement avec l'hypothèse d'une contemporanéité des deux grottes que suggère leur art pariétal. Lascaux et Gabillou seraient donc les sites pariétaux représentatifs de cette tranche chronologique en Aquitaine. La présence dans les deux sites de signes quadrangulaires cloisonnés incite à une comparaison avec les signes quadrangulaires cantabriques. Toutefois, l'existence d'une relation directe demeure problématique, en raison d'une part de l'incertitude chronologique, mais aussi de notables différences formelles : angles mousses, distorsion en forme de croissant, décors de bandes scaliformes périphériques et présence d'une pointe sommitale sont des détails inconnus en Périgord. Il est possible que les types espagnols et les types périgourdins aient une origine commune à partir de laquelle ils auraient progressivement divergé. Les formes proches de certains spécimens du Castillo et de Gabillou permettent seulement de soulever la question, mais ne la résolvent pas (fig. 6). On notera que l'existence d'un grand nombre de variantes sur un territoire de dimension relativement réduite est en accord avec la fonction de marqueurs d'identité ethnique qui a été suggérée pour cette famille de signes (Leroi-Gourhan 1981).

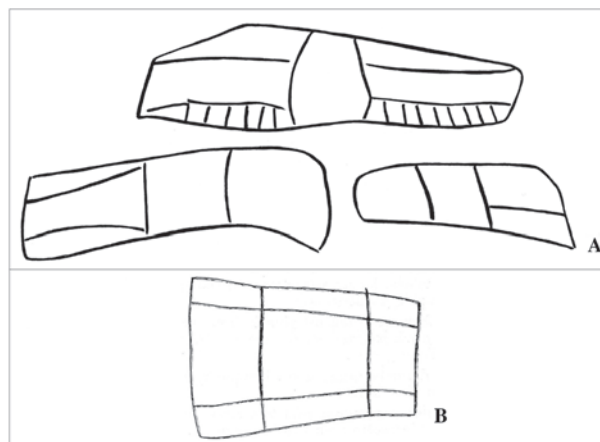


Figure 6 : Signes quadrilatères tripartites. A. El Castillo (Cantabrie) d'après H. Breuil ; B. Gabillou (Dordogne) d'après J. Gaussen.

Du côté espagnol, le nombre d'œuvres rapportables avec certitude à cette période (quel que soit le nom qu'on lui donne) est également très faible. Il faut mentionner ici le cas de Chufín dont le gisement a fourni une date de 17.420 ± 200 BP, qui semble trop récente pour une industrie attribuée au Solutréen supérieur, mais s'accorde bien avec la palynologie qui situe l'occupation dans l'oscillation de Lascaux (Almagro et al. 1977, Boyer-Klein 1980). La ressemblance des gravures de l'intérieur de la grotte avec le style de Lascaux serait un argument en faveur de la contemporanéité des deux sites (fig. 7).

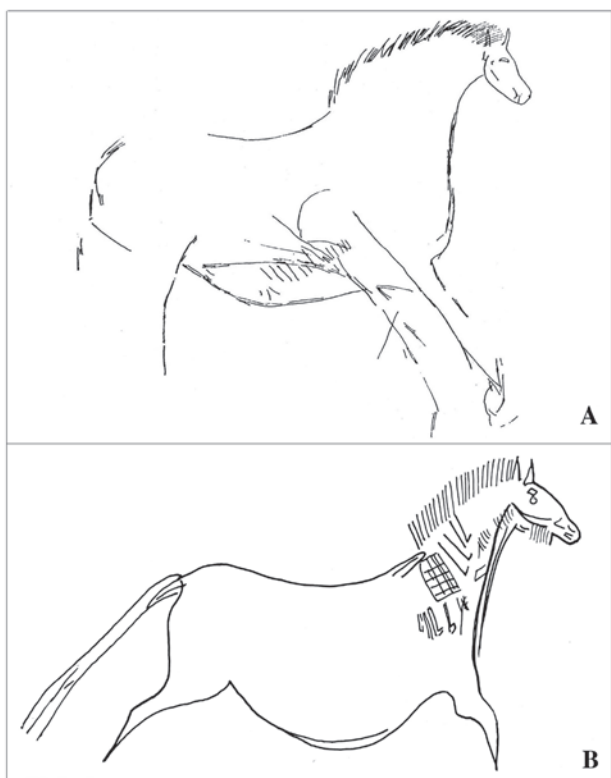


Figure 7 : Signes quadrilatères tripartites. A. El Castillo (Cantabrie) d'après H. Breuil ; B. Gabillou (Dordogne) d'après J. Gaussen.

Un autre fil reliant la Cantabrie au Périgord nous est peut-être fourni par une série de baguettes ornées d'un décor très particulier fait de sillons ondulés parallèles, réalisés à l'aide d'une succession de courts enlèvements obliques, selon une technique originale dite « pseudo-excisée » (Utrilla 1986). Ce décor apporte de l'eau au moulin de ceux qui pensent rapprocher le Badegoulien français du « Magdalénien archaïque » espagnol, car des pièces quasiment identiques proviennent de Laugerie-Haute, Badegoule, Pégourié et Aitzbitarte IV (fig. 8). La technique pseudo-excisée est également reconnue par P. Utrilla sur des sagaies de Rascaño (couche 5) et de Cova Rosa, ce qui étend considérablement vers l'Ouest la diffusion de cette technique. L'emploi de la gravure pseudo-excisée a également été signalé récemment sur un objet provenant de la couche III de la galerie de Llonín, précisément attribuée, elle aussi, à un Magdalénien archaïque d'affinités badegouliennes. Des signes noirs de cette même grotte, constitués par des lignes horizontales formées par la juxtaposition de petits triangles, rappellent formellement la technique pseudo-excisée (Fortea, Rasilla, Rodríguez 2004).

Données artistiques pour la période 16.500-14.500 BP

En Aquitaine, les œuvres les plus représentatives de cette période caractérisée par une industrie du Magdalénien III sont les centaines de plaquettes gravées

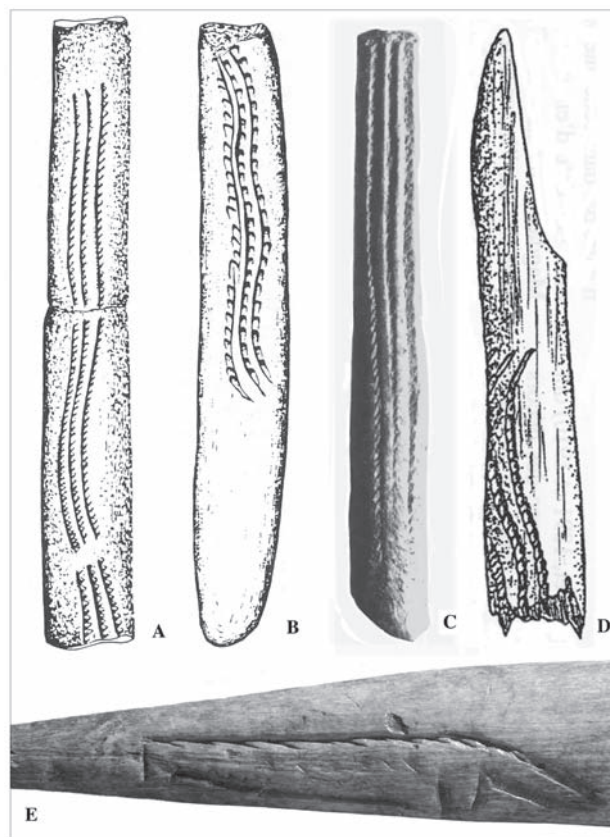


Figure 8 : Motif de bandes parallèles sinueuses réalisées au moyen de la technique « pseudo-excisée ». A. Aitzbitarte IV (Guipúzcoa), d'après P. Utrilla ; B. Laugerie-Haute (Dordogne), d'après P. Utrilla ; C. Badegoule (Dordogne), d'après M. Chollot ; D. Pégourié (Lot), d'après M. R. Séronie-Vivien. E. Technique « pseudo-excisée » utilisée pour le contour d'une figure animale (cliché J. Fortea).

de La Marche et la frise pariétale d'Angles-sur-Anglin. Rien de comparable n'existe dans la région cantabrique, ce qui peut s'interpréter par une persistance de l'isolement relatif, entrevu au cours de la période précédente. Même en regardant les choses à une échelle territoriale plus restreinte, les échanges semblent peu importants. On notera par exemple qu'un type d'objets aussi défini morphologiquement et techniquement que les dents de poulain portant un triangle pubien gravé ne se rencontrent pratiquement qu'entre Vienne et Charente (Angles, La Marche, Montgaudier). Un seul exemplaire est connu en dehors de cet espace limité (Laugerie-Basse), encore la distance n'est-elle que de 100 km environ.

Dans la Région cantabrique, on observe également le développement de formes graphiques originales. Le thème de la biche conserve son importance, mais le trait ponctué du Solutréen fait maintenant place à un trait modelé évoluant progressivement vers la teinte plate, qui permet une expression plus fidèle du volume corporel. Ce même intérêt pour la mise en valeur des masses musculaires se traduit par un nouveau type de gravure,

où les muscles de la joue et du cou sont représentés par des faisceaux de hachures serrées. Gravés sur les parois, mais aussi sur des supports mobiliers sélectionnés comme des omoplates, ces graphismes originaux sont présents du Nalón à l'Asón (Candamo, Tito Bustillo, Llonín, Castillo, Altamira, La Garma, Cierro, Mirón). Une omoplate du Mirón mise au jour dans une couche datée de 15.700 ± 190 BP montre que la date directe obtenue précédemment pour une omoplate d'Altamira (14.480 ± 250 BP) était probablement trop basse. Comme les biches rouges du Solutréen, ces représentations très typées plaident en faveur d'une unité culturelle s'étendant des Asturies à la limite orientale de la Cantabrie. Il serait illusoire de s'interroger sur l'absence de représentations similaires en Viscaye, Guipúzcoa et au Pays basque français, car l'expérience montre que l'argumentation basée sur l'absence se révèle souvent erronée au fil des découvertes.

Nous avons vu que les signes quadrilatères cloisonnés aux remplissages variés qui sont l'une des originalités de l'art pariétal cantabrique avaient sans doute fait leur apparition bien avant le Magdalénien Inférieur cantabrique, mais il est possible qu'ils perdurent jusqu'à cette période, si l'on accepte la date C14 d'un signe noir de la galerie profonde d'Altamira (15.440 ± 200 BP). Les biches striées qui abondent dans le fond de cette même galerie confirment qu'elle fut effectivement fréquentée au cours de cette période (et antérieurement comme le montre une date de 16.480 ± 210 BP).

L'établissement de l'homme dans les Pyrénées avant 14.500 BP semble limité à quelques incursions qui ont laissé peu de traces. Sur le plan archéologique, seules des sagaies de type Lussac-Angles attestent d'une fréquentation antérieure. C'est le cas notamment de Marsoulas (Haute-Garonne) dont l'étude en cours révèle des éléments en faveur d'une chronologie relativement ancienne (Fritz et Tosello 2004, 2005). L'appréciation se fonde en particulier sur un protomé de biche dont le cou est rempli de hachures serrées, selon un procédé qui rappelle fortement les biches striées cantabriques (et illustre la notion de transposition de trait culturel évoquée plus haut). Tout au fond de la grotte, un signe rouge violacé de forme sub-rectangulaire, aux angles mousses, divisé en deux parties inégales par un trait horizontal et qui porte une série de treize tirets alignés dans la partie supérieure, évoque lui aussi les signes rectangulaires cantabriques.

Sur la partie sommitale du signe de Marsoulas, on relève la présence de quatre tirets, détail qui se retrouve sur un autre quadrilatère de la même grotte, peint en rouge sur le corps d'un bison noir. Ce second signe pentagonal aux lignes anguleuses se range sans difficulté parmi les tectiformes du Périgord. Faut-il conclure que les deux quadrilatères de Marsoulas sont des variantes d'un

même type ? Ou bien ces deux graphismes reflètent-ils une double influence cantabrique et périgourdine ? (Fritz et Tosello 2004). Les deux hypothèses ne sont d'ailleurs pas inconciliables, en l'absence de dates C14 pour les tectiformes aquitains. On ne peut donc exclure une certaine contemporanéité pour les deux types (qui ne sont pas très éloignés sur le plan formel)².

Données artistiques pour la période 14.500-13.300 BP

A partir de 14.500 BP environ, les Pyrénées semblent de nouveau occupées de façon régulière. L'art qui accompagne ce mouvement d'expansion montre de profondes affinités avec celui de l'Aquitaine et *simultanément* (à la précision du ¹⁴C) l'art de la région cantabrique présente de profonds changements qualitatifs et quantitatifs par rapport à la période antérieure. Par exemple, l'examen statistique de la thématique figurative pariétale montre un recul très important des cervidés en général et de la biche en particulier et une augmentation concomitante du motif du Bison, de sorte que la Région cantabrique, les Pyrénées et le Périgord partagent désormais la même thématique (Sauvet et Włodarczyk 2001). Tout se passe comme si la région aquitaine et la région cantabrique avaient resserré des liens précédemment distendus, rapprochement qui se serait accompagné d'une expansion territoriale le long du piémont pyrénéen jusqu'en Ariège.

Les exemples attestant de cette unification culturelle « cantabro-aquitano-pyrénéenne » sont très nombreux et bien connus pour la plupart. Nous nous contenterons de citer brièvement les plus convaincants et les plus remarquables, car c'est surtout leur multiplication qui emporte la conviction.

Dans le domaine des objets mobiliers, qui ont pu être aisément transportés sur de grandes distances, citons, sans aucune prétention à l'exhaustivité, les contours découpés sur os hyoïde, les rondelles perforées, les dents appointées et encochées, les sculptures aux yeux incrustés, les propulseurs à tête de cheval. Si l'on reporte sur une carte géographique les points où de tels objets ont été mis au jour, on constate l'existence de foyers principaux, repérables par la forte densité des exemplaires produits et la présence sporadique d'objets du même type en des points éloignés (illustrant le modèle de diffusion rayonnante).

² Outre le signe quadrilatère et la biche à cou strié, d'autres éléments permettent de supposer des contacts et influences cantabriques à Marsoulas (abondance des signes rouges de grandes dimensions, style « altamirien » de certains chevaux et surtout bisons peints et gravés...). D'un autre côté, outre le tectiforme, il existe d'indéniables indices de contacts vers le Périgord (le thème des rennes affrontés comparable au couple de Font-de-Gaume ou des Combarelles, pendeloques pisciformes à décor géométrique analogues à des exemplaires de Laugerie-Basse...).

L'exemple le plus démonstratif de ce type de distribution est sans doute celui des contours découpés de têtes de chevaux sur os hyoïde (Buisson *et al.* 1996). Le plus fort contingent provient des Pyrénées (38 en Ariège, 3 dans les Hautes-Pyrénées et 32 dans les Pyrénées-Atlantiques). Dix-sept exemplaires seulement ont été trouvés en dehors de cette zone : 1 dans les Landes, 5 en Dordogne (dans le seul site de Laugerie-Basse), 2 dans l'Aude et 9 dans les Asturies (3 à La Viña, 2 à Las Caldas et 4 à Tito Bustillo). Il est intéressant de noter que, dans les régions marginales, le type original a parfois fait l'objet de transpositions dans d'autres supports. Par exemple, des têtes de chevaux ont également été découpées dans un os plat (Montastruc, St-Marcel), ou même dans le bois de renne (Gazel), perdant peut-être au passage le sens symbolique qui avait déterminé le choix de l'os hyoïde de cheval (dont la forme naturelle est homothétique de la tête du même animal).

C'est sans doute également la transposition d'une tradition locale dans un nouveau type d'objet qui explique la biche striée d'El Juyo découpée dans une côte (Freeman et Echegaray 1982). Le motif de la biche et le remplissage de fines stries sont manifestement issus d'une longue tradition locale, tandis que la technique consistant à découper la tête de l'animal dans un os plat apparaît comme une nouveauté. Ces caractères « mixtes » seraient en accord avec la date de la couche 4 où elle a été trouvée (13.920 ± 240 BP) qui se situe non loin de la transition Magdalénien inférieur-Magdalénien moyen, et par conséquent assez proche des contours découpés classiques de La Viña et de Las Caldas.

De nombreux types d'objets symboliques et thèmes décoratifs, même s'ils ne sont connus que par un nombre limité d'exemplaires, concourent à renforcer la probabilité d'une liaison culturelle entre des points éloignés du grand triangle Cantabres / Pyrénées ariégeoises / Périgord-Charente. Considéré séparément, chacun d'eux serait un argument de peu

de poids, mais l'accumulation d'éléments allant tous dans le même sens constitue finalement un faisceau de témoignages. Nous citerons sans les détailler quelques exemples qui semblent particulièrement significatifs.

L'aire de répartition des rondelles perforées se superpose étroitement à celle des contours découpés en forme de tête animale. Les liens qui unissent les Asturies et les Pyrénées sont particulièrement mis en évidence par des choix décoratifs identiques tels que des traits rayonnants et un bourrelet périphérique crénelé (La Viña, Llonín, Enlène). Que les mêmes caractères se retrouvent jusque dans la vallée de l'Aveyron (Montastruc) montre l'extension des réseaux d'échange et/ou la plus grande mobilité des groupes durant cette période (fig. 9).

L'idée de creuser les yeux d'une tête en rond-bosse pour recevoir des incrustations d'une autre matière a suivi exactement les mêmes chemins (Enlène, Mas d'Azil, Bèdeilhac, Gourdan, Tito Bustillo). Le célèbre propulseur au mammoth de Montastruc confirme l'appartenance de l'Aveyron à ce réseau. Les dents encochées et souvent appointées ont apparemment suivi les mêmes voies puisqu'on les trouve au Mas d'Azil, à Gourdan, Lortet, Arudy, La Garma, Las Caldas et La Viña (fig. 10). Dans ce cas, on notera que La Garma constitue un relais bienvenu pour démontrer que le « vide » apparent entre Asturies et Pyrénées ne demande qu'à se remplir au fil des découvertes. La Garma a récemment apporté toute une série d'objets exceptionnels dont la ressemblance avec des objets pyrénéens est frappante. Parmi ceux-ci se détachent un capriné à attitude rétrospective se développant sur les deux faces d'une spatule, un contour découpé de bouquetin sur os hyoïde, un aurochs sculpté en bas-relief sur une phalange.

On peut également mentionner les deux magnifiques propulseurs portant sur le fût un bouquetin sculpté de Las Caldas et du Mas d'Azil ; les spatules



Figure 9 : Rondelles perforées avec bourrelet périphérique cranté. A. La Viña (Asturies), cliché J. Fortea ; B. Enlène (Ariège), cliché R. Bégouën ; C. Montastruc (Tarn-et-Garonne), cliché J. Vertut.

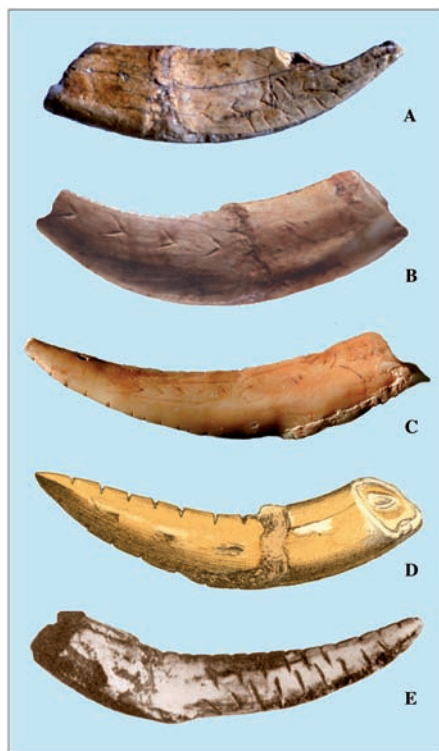


Figure 10 : Incisives appointées et encochées. A. La Viña (Asturies), cliché J. Fortea ; B. Las Caldas (Asturies), cliché S. Corchón ; C. La Garma (Cantabrie), cliché P. Arias ; D. Le Mas d'Azil (Ariège), d'après E. Piette ; E. Gourdan (Haute-Garonne), d'après M. Chollot.

au poisson (Enlène, El Pendo, La Viña) ; les pattes de bison sculptées (Las Caldas, La Garma, Isturitz) ; ou encore les baguettes portant un décor onduleux formé de sillons parallèles étroitement juxtaposés, dont on connaît plusieurs exemplaires à Isturitz et aux Espéluques et un fragment presque identique provenant de Hornos de la Peña (fig. 11).

Il est intéressant de noter que certains objets ont une distribution géographique différente de celle que nous venons d'envisager. Un exemple notoire est fourni par les propulseurs à tête de cheval dont on connaît de nombreux exemples dans les Pyrénées (Mas d'Azil, Gourdan, Les Espéluques, Arudy, Isturitz), dans l'Aude (La Crozade, Gazel), dans la vallée de l'Aveyron (Montastruc, Le Courbet) et en Périgord (Lauzerie-Basse, La Madeleine). Deux observations importantes concernent d'une part l'absence d'exemplaire connu en Espagne et d'autre part une extension vers l'est (Kesslerloch), une tendance qui va se développer à la période suivante.

L'art pariétal fournit des documents complémentaires de l'art mobilier, car il apporte la preuve que ce sont bien des concepts qui circulent et non seulement des objets. Le cas des signes « claviformes » est

exemplaire. Il s'agit d'un motif exclusivement pariétal dont l'origine ariégeoise ne fait pas de doute (Le Tuc d'Audoubert, Les Trois-Frères, Le Mas d'Azil, Le Portel, Niaux, Bédailhac, Fontanet). On pourrait être tenté de les considérer comme des identificateurs locaux, de la même façon que les signes rectangulaires cantabriques de la période précédente, mais il y a toutefois une différence importante à souligner, puisque des signes « claviformes » *stricto sensu* ont également été peints à La Cullalvera (Cantabrie) et au Pindal (Asturies)³. Dans les deux cas, on a affaire à des groupes de signes rouges, alignés parallèlement ou légèrement en éventail, en tous points analogues à celui de Fontanet. Les deux exemples cantabriques, par leur caractère exceptionnel, montrent que l'on est vraisemblablement en présence d'un thème « importé », demeuré sans lendemain, faute sans doute d'avoir trouvé les relais nécessaires.

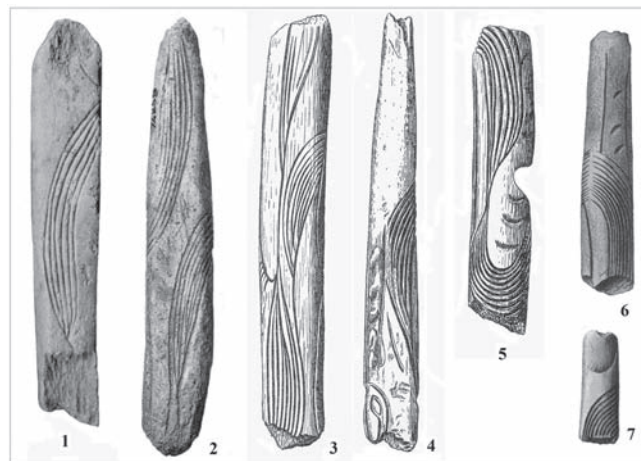


Figure 11 : Décor de lignes parallèles sinueuses : 1. Hornos de la Peña (Cantabrie). 2-5. Isturitz (Pyrénées-Atlantiques) ; 6-7. Les Espéluques (Hautes-Pyrénées). (1. d'après I. Barandiarán ; 2. d'après E. Passermard ; 3-5. d'après R. de St-Périer ; 6-7. d'après E. Piette).

Les exemples que nous venons de citer montrent que de nombreux concepts artistiques ont circulé dans l'ensemble du domaine franco-cantabrique, parfois au prix d'une réinterprétation permettant de les adapter aux traditions locales. En effet, l'unification culturelle que nous percevons au cours du Magdalénien IV ne va pas jusqu'à l'uniformité. Chaque région conserve des caractères qui lui sont propres et la différencient de ses voisines. Ces différences sont nécessaires pour maintenir l'identité des groupes. Elles se manifestent par des modalités formelles qui peuvent devenir de véritables traits stylistiques à valeur régionale, ou même

³ Nous excluons de cet inventaire les signes d'Altamira, de La Pasiega et de Tebellín que certains auteurs dénomment également « claviformes », mais qui sont mieux décrits comme des signes triangulaires de forme très allongée. L'existence d'une relation entre ces signes et les « claviformes » *stricto sensu* n'est pas établie.

se traduire par l'écllosion de thèmes éphémères qui ne dépassent pas un site ou un ensemble de sites proches. On peut citer le cas des têtes de chevaux décharnées, connues seulement au Mas-d'Azil, ou encore la belle série de baguettes demi-rondes aux célèbres décors spiralés en relief, qui sont cantonnées dans la partie occidentale des Pyrénées (d'Isturitz à Lespugue, soit environ 150 km).

Identifier ces traits stylistiques propres à chaque région, puis repérer des emprunts stylistiques d'une région à l'autre est donc un autre moyen de mettre en évidence les relations interrégionales. Nous nous sommes intéressés à cet aspect en étudiant les représentations pariétales de bisons, qui constituent l'un des motifs principaux dans toutes les régions (Fortea *et al.* 2004). En montrant que certaines caractéristiques morphologiques et techniques se trouvaient fréquemment associées dans la construction des figures d'une même grotte ou d'un ensemble localisé de grottes, il a été possible de définir des morphotypes caractéristiques et de suivre leur diffusion à partir d'un foyer originel. Nous avons pu montrer par exemple que le morphotype pyrénéen défini à partir de Niaux se trouvait de façon ponctuelle en Dordogne, tandis que le morphotype périgourdin défini essentiellement à partir de Font-de-Gaume n'était pas totalement inconnu dans les Pyrénées. La présence à Covaciella (Asturies), dans la même composition, d'un bison du morphotype de Niaux et d'un bison du morphotype de Font-de-Gaume est un fait notable qui serait difficile à expliquer sans l'hypothèse de réseaux d'échange englobant les trois régions et conduisant le cas échéant à des déplacements d'individus. Les caractères formels que partagent certains bisons pyrénéens avec des représentations du Pindal ou de Llonín (Fortea, Rasilla, Rodríguez 2004) montrent que les échanges ont largement dépassé le caractère anecdotique que l'on pouvait déduire des seuls claviformes du Pindal.

Globalement, les éléments rassemblés montrent qu'au cours du Magdalénien moyen, la Région cantabrique et les Pyrénées ont partagé un large stock de valeurs culturelles concernant non seulement des types d'objets mais aussi des thèmes pariétaux et tout un ensemble de caractéristiques formelles affectant la silhouette des animaux, les techniques de tracé, les représentations conventionnelles des volumes corporels, etc.

Données artistiques pour la période 13.300-12.000 BP

Nous sommes persuadés que l'invention du harpon n'est pas un événement qui a bouleversé la culture magdalénienne du jour au lendemain. Pourtant, on assiste au cours de cette période à une évolution notable de l'art et de sa distribution géographique, indice

probable d'une modification des réseaux d'échange. L'unité qui caractérisait la période précédente va progressivement se dissoudre. Certaines innovations sur le plan graphique auront une diffusion limitée et ne seront plus relayées d'un bout à l'autre du domaine. Quelques exemples suffiront à illustrer notre propos.

Dans les couches attribuées au Magdalénien supérieur dans la région cantabrique, on voit souvent apparaître le dessin schématique conventionnel d'un capriné ou d'un cervidé de face (fig. 12). Les gisements où ce graphisme a été trouvé sont très nombreux et concernent toute la corniche d'ouest en est (La Paloma, Tito Bustillo, Sofoxó, Cueto de la Mina, Llonín, El Pendo, Morín, El Valle, Torre, Urriaga, Ekain, Aitzbitarte, Abautz). L'origine cantabrique de ce graphisme semble incontestable au bénéfice du nombre. Le même motif a diffusé dans quelques gisements pyrénéens (Gourdan, Lortet, La Vache), jusqu'à Belvis (Aude), et de façon marginale vers le Nord (Laugerie-Basse, La Madeleine, Raymondén, Teyjat, Montgaudier).

De façon curieusement symétrique, le graphisme des silhouettes féminines schématiques semble être originaire du Périgord. Lalinde pour l'art mobilier et Fronsac pour le pariétal en sont les exemples caractéristiques. Ce graphisme a connu un grand essor en se diffusant vers l'Europe du Nord (Gönnersdorf, Hohlenstein) et en se déclinant selon diverses techniques et divers supports (gravures, sculpture, pendeloque : cf. Monruz, Petersfels, Nebra, Oelknitz, Pekarna). En direction du sud, en revanche, la diffusion semble limitée au Quercy et à la vallée de l'Aveyron : Pestillac (pariétal), Le Courbet (pendeloque et gravure), Fontalès (gravure sur plaquette) et, de façon ponctuelle, dans les Pyrénées (Gourdan, Mas-d'Azil). Il semble que la silhouette signalée dans la grotte d'El Linar soit actuellement la seule exception cantabrique connue (San Miguel Llamosas 1991).

La distribution géographique des chevaux à tête hypertrophiée, souvent représentés en file sur des supports allongés (baguettes ou bâtons percés), recoupe à peu près celle des silhouettes féminines. Très abondant en Périgord (La Madeleine, Laugerie-Basse, Le Soucy, Raymondén), le thème n'est connu dans les Pyrénées qu'au Mas-d'Azil. Son absence à la Vache, site majeur pour l'art mobilier au Magdalénien supérieur, est surprenante. Aucun exemple n'est connu en Espagne (si l'on excepte la plaquette d'hématite de Lumentxa, souvent citée à ce propos, bien que les chevaux aient des têtes presque normales). En revanche, on peut mentionner ici le cheval des Cabônes (Jura) qui possède sans doute l'hypertrophie la plus notoire. C'est de nouveau une orientation vers l'est qui se fait jour. Il semble que progressivement les groupes du Périgord abandonnent leurs liens traditionnels avec

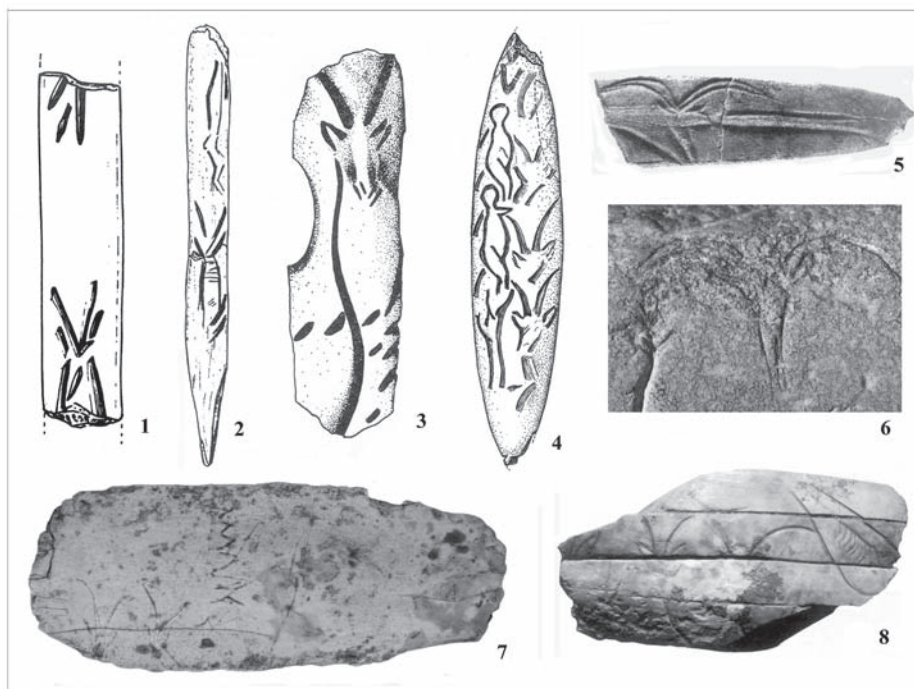


Figure 12 :Caprinés en vision frontale. 1. Cueto de la Mina ; 2. Tito Bustillo (Asturies), 3. El Pendo (Cantabrie) ; 4. La Vache (Ariège) ; 5. Cueva Morín (Cantabrie) ; 6. Montgaudier (Charente) ; 7. Llonín (Asturies) ; 8. El Valle (Cantabrie) (1,2. d'après S. Corchón ; 3. d'après I. Barandiarán ; 4. d'après S. Rougane ; 5. d'après C. Cacho ; 6. d'après A. Marshack ; 7. d'après J. Fortea ; 8. d'après M. P. Garcia-Gelabert).

les groupes du sud pour se tourner vers le nord et vers l'est, en établissant de nouvelles relations avec les groupes magdaléniens qui, rappelons-le, occupaient ces territoires depuis fort longtemps (cf. Grappin 15.770 BP, Rigney 14.950 BP).

Conclusions

La création d'œuvres plastiques est un des éléments les plus significatifs d'une culture. Du geste individuel à l'action collective, de la simple ornementation d'une sagaie à la réalisation d'une vaste fresque souterraine, c'est toute la société qui s'exprime. Si l'on veut tenter de reconstituer l'histoire des relations entre groupes humains sur un territoire aussi vaste que la France et l'Espagne, sur une période longue de huit millénaires, les productions graphiques, pariétales et mobilières, sont une part essentielle des données archéologiques dont nous disposons. Les similitudes techniques, thématiques et stylistiques entre des œuvres distantes nous dévoilent l'existence de mécanismes de transmission, nous mettent sur la piste des réseaux d'échange, nous font entrevoir leur constitution et parfois aussi leur dislocation. Avec les exemples de créations originales dont le rayonnement ne dépasse pas une centaine de kilomètres, nous entrevoyons des particularismes et des idiosyncrasies, nous touchons à l'éphémère, à l'événement. De la

confrontation des ressemblances et des différences, émerge peu à peu une vue d'ensemble.

Au cours de la période considérée, nous avons observé des situations très contrastées. Jusqu'à une date que l'on peut situer autour de 14.500 BP, la région cantabrique apparaît comme une unité culturelle dans laquelle il est difficile de distinguer des sous-ensembles. La distribution géographique des gisements montre bien des zones de concentration le long de certaines rivières, mais la diffusion des thèmes et des techniques déborde largement ces foyers montrant que ceux-ci ont peut-être une réalité économique liée à l'exploitation de ressources locales, mais qu'ils n'ont guère de réalité sur le plan culturel. Pour résoudre ce paradoxe, il faut admettre que les groupes humains occupant cette longue bande de terre entretenaient des contacts de proche en proche, assurant un fort brassage culturel. On pourrait suivre le même raisonnement et tirer les mêmes conclusions en ce qui concerne la grande région située au nord de la Garonne (Charente, Périgord). En revanche, il semble que les contacts entre le Périgord et la Région cantabrique soient demeurés très sporadiques au cours de cette longue période antérieure à 14.500 BP.

C'est à partir du Magdalénien moyen que ces contacts deviennent assez forts pour établir une véritable continuité culturelle dans toute l'aire considérée, y compris dans le piémont nord-pyrénéen,

de nouveau occupé de façon permanente. C'est la période d'unification maximale, celle que l'on a parfois appelée l'« âge d'or » de l'art magdalénien, car les plus belles créations (gravures et sculpture sur os et bois de cervidé, contours découpés, pendeloques, gravures et bas-reliefs sur pierre, peintures et gravures pariétales) se multiplient dans tout le domaine, prouvant l'existence d'une source d'inspiration commune et de valeurs partagées qui tendent à estomper les différences. Durant cette période, il n'y a guère que l'emploi de certaines conventions stylistiques et de certaines modalités formelles qui permette encore de différencier les régions ; encore faut-il ajouter que ces conventions font l'objet d'emprunts qui compliquent les choses.

A ce Magdalénien « unifié » succède une période au cours de laquelle les liens vont à nouveau se distendre.

Nous avons vu que certains thèmes développés en Espagne cantabrique au cours du Magdalénien supérieur ne connaissent qu'une faible diffusion en France, tandis qu'à l'inverse, certains thèmes périgourdins n'apparaissent dans les Pyrénées qu'en petit nombre et pas du tout en Espagne. Le Périgord, pour des raisons qui restent à préciser (économiques, climatiques ou démographiques), semble avoir de plus en plus de contacts avec les groupes du Nord et de l'Est.

Pour cette période de la préhistoire, les manifestations plastiques dans leur diversité constituent un formidable « révélateur culturel », un outil indispensable au service de l'archéologie pour identifier les groupes humains, cerner leurs contours et caractériser leurs relations.

BIBLIOGRAPHIE

Allain J. (1989). La fin du Paléolithique supérieur en région Centre. In *Le Magdalénien en Europe* (Colloque de Mayence, 1987), E.R.A.U.L. 38, p. 193-217.

Almagro M., Cabrera V., Bernaldo de Quirós F. (1977). Nuevos hallazgos de arte rupestre en Cueva Chufín. *Trabajos de Prehistoria*, 34, p. 9-30.

Altuna J., Mariezkurrena K. (1996). Faune de mammifères des gisements magdaléniens du Pays Basque et zones limitrophes. In *Pyrénées préhistoriques. Arts et sociétés* (118e congrès des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 25-29 octobre 1993), éd. du C.T.H.S., p.149-162.

Alvarez Fernández E. (2002). Perforated *Homalopoma sanguineum* from Tito Bustillo (Asturias): mobility of Magdalenian groups in northern Spain. *Antiquity*, vol. 76, 293, p. 641-646.

Aujoulat N., Cleyet-Merle J.-J., Gaussen J., Tisnerat N., Valladas H. (1998). Approche chronologique de quelques sites ornés paléolithiques du Périgord par datation Carbone 14 en spectrométrie de masse par accélérateur de leur mobilier archéologique, *Paléo*, n°10, p. 319-323.

Bahn P.G. (1982). Intersite and inter-regional links during the Upper Palaeolithic : the Pyrenean Evidence. *The Oxford Journal of Archaeology*, 1, 3, p. 247-268.

Barandiarán I. (1973). *Arte mueble del Paleolítico Cantábrico*. Monografías arqueológicas XIV, Zaragoza, 369 p.

Bosselin B., Djindjian F. (1999). Une révision de la séquence de La Riera (Asturies) et la question du Badegoulien cantabrique. *Bull. Soc. Préh. Fr.*, 96, p. 153-173.

Boyer-Klein A. (1980). Nouveaux résultats palynologiques de sites solutréens et magdaléniens cantabriques. *Bull. Soc. Préh. Fr.*, t. 77, p. 103-107.

Buisson D., Fritz C., Kandel D., Pinçon G., Sauvet G., Tosello G. (1996). Les contours découpés de têtes de chevaux et leur contribution à la connaissance du Magdalénien moyen. *Antiquités Nationales*, t. 28, p. 99-128.

Cartailhac E., Breuil H. (1907). Les œuvres d'art de la collection de Vibraye au Muséum National. *L'anthropologie*, t. 18, p. 1-36.

Clottes J. (1989a). Le Magdalénien des Pyrénées. In *Le Magdalénien en Europe* (Actes du colloque de Mayence, 1987), E.R.A.U.L. 38, p. 281-357.

Clottes J. (1989b). L'art pariétal du Magdalénien récent. *Almansi, revista de Cultura*, n°7 (colóquio Internacional de Arte Prehistorica, Montemor-o-Novo, Portugal), p. 37-94.

Clottes J., Giraud J.-P. (1989). Le gisement préhistorique du Cuzoul (Vers, Lot). *Quercy-Recherche*, p. 89-91.

Conkey M. (1992). Les Sites d'agrégation et la répartition de l'art mobilier, ou : Y a-t-il des sites d'agrégation magdaléniens ? Dans *Le Peuplement magdalénien* (Actes du colloque de Chancelade, Oct. 1988). Paris, Ed. du C.T.H.S., 1992, p. 19-25

Corchón M. S. (1981). Cueva de Las Caldas (San Juan de Priorio, Oviedo), *Excavaciones Arqueológicas en España*, 115, Madrid, 268 p.

Corchón M.S. (1997). La corniche cantabrique entre 15000 et 13000 ans BP: la perspective donnée par l'art mobilier. *L'Anthropologie*, t. 101, p. 114-143.

Corchón M.S. (2004). Europa 16500-14000 a.C.: un lenguaje común, In *La materia del lenguaje prehistorico. El arte mueble paleolítico de Cantabria en su contexto*. Santander

Corchón M. S., Tarrío Vinagre A., Martínez Quintana J. (2006). Mobilité, territoires et relations culturelles au début du Magdalénien moyen cantabrique: nouvelles perspectives. Commun. C16-22, Congrès UISPP de Lisbonne (sept. 2006).

Djindjian F. (2004). L'art paléolithique dans son système culturel : essais de corrélations. I. Chronologie, « styles » et « cultures ». In *L'art du Paléolithique supérieur* (colloque UISPP, Liège 2001), E.R.A.U.L. 107, p.249-259.

Djindjian F., Kozłowski J., Otte M. (1999). *Le Paléolithique supérieur en Europe*. Armand Colin : Paris, 474 p.

Dobres M.-A. (2001). Meaning in the making: Agency and the Social Embodiment of Technology and Art. In *Anthropological Perspectives on Technology* (M.B. Schiffer ed.). Univ. of New Mexico Press: Albuquerque, p. 47-76.

Fortea J. (1989). El Magdaleniense medio en Asturias, Cantabria y País Vasco. In *Le Magdalénien en Europe* (Actes du XIe congrès UISPP, Mayence 1987), ERAUL 38, p. 419-440.

Fortea (sous presse). Cuevas de Covaciella y El Bosque (Cabrales). Campaña de 2000. *Excavaciones Arqueológicas en Asturias, 1999-2002*, nº 5. Consejería de Cultura. Principado de Asturias. Oviedo.

Fortea Perez J., Fritz C., Garcia M., Sanchidrián Torti J.L., Sauvet G., Tosello G. (2004). L'art pariétal paléolithique à l'épreuve du style et du carbone-14. In *La Spiritualité* (colloque commission VIII UISPP, Liège, décembre 2003) (M. Otte éd.), ERAUL 106, 163-175.

Fortea Perez J., De la Rasilla M., Rodríguez V. (2004). L'art pariétal et la séquence archéologique paléolithique de la grotte de Llonín (Peñamellera Alta, Asturias, Espagne). *Préhistoire, Arts et Sociétés (B.S.P.A.)*, t. LIX, p.7-29.

Foucher P., San Juan C. (2002). Considérations générales sur le Solutréen des Pyrénées : typologie et circulation des matières siliceuses. *B.S.P.A.*, t. LVII, p. 105-112.

Freeman L.G., González Echegaray J. (1982). Magdalenian mobile art from El Juyo (Cantabria). *Ars Praehistorica*, I, p.161-167.

Fritz C., Tosello G. (2004). Marsoulas : une grotte ornée dans son contexte culturel. In *L'art du Paléolithique supérieur* (Actes du colloque UISPP, Liège, sept. 2001), ERAUL 107, p. 55-67.

Fritz C., Tosello G. (2005). Entre Périgord et Cantabres : les Magdaléniens de Marsoulas. In *Territoires, déplacements, mobilité, échanges durant la préhistoire. Terres et hommes du sud* (J. Jaubert et M. Barbaza eds.). Actes du 126e congrès des Sociétés Historiques et Scientifiques, Toulouse, 2001, p. 311-327.

Garate Maidagan D. (2004). Etat de la recherche sur les peintures à tracé ponctué dans les grottes ornées paléolithiques de la région cantabrique. *Préhistoire, Art et Sociétés*, LIX, p. 31-43

Kozłowski J. (1992). *L'art de la préhistoire en Europe orientale*. Ed. du CNRS. Paris.

Lacombe S. (1998). Stratégies d'approvisionnement en silex au Tardiglaciaire. L'exemple de Pyrénées centrales françaises. *Préhistoire Ariégeoise*, t. LIII, p. 223-266.

Ladier E. (2004). L'art mobilier sur pierre de l'abri Gandil à Bruniquel (Tarn-et-Garonne, France) : étude synthétique. In *L'art du Paléolithique supérieur* (Actes du colloque UISPP, Liège, sept. 2001), ERAUL 107, p. 159-166.

Leroi-Gourhan A. (1981). Les signes pariétaux comme marqueurs ethniques. *Altamira Symposium* (1979), Madrid, p. 164-168.

Mauss M., Beuchat H. (1904-5). Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos. *L'année sociologique*, p. 39-132.

Menéndez Fernández M.(2003). Arte prehistórico y territorialidad en la cuenca del río Sella. In *El arte prehistórico desde los inicios del siglo XXI* (R. de Balbín Behrmann et P. Bueno Ramírez ed.), Ribadesella, p. 185-199.

Merlet J.-C. (1996). Les Magdaléniens dans le bassin de l'Adour : territoires de subsistance et espaces parcourus. In *Pyrénées préhistoriques. Arts et sociétés* (118e congrès des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 25-29 octobre 1993), C.T.H.S., Paris, p. 225-229.

Moure Romanillo A. (1975). *Excavaciones en la cueva de Tito Bustillo (Ribadesella, Asturias) : campañas 1972 y 1974*. Instituto de Estudios Asturianos, 106 p.

Moure Romanillo A., Gonzalez Sainz C., Gonzalez Morales M.R. (1987). La cueva de La Haza (Ramales, Cantábria) y sus pinturas rupestres, *Veleia*, Vitoria, t. 4, p. 67-92.

Pétillon J.-M. (2004). *Des Magdaléniens en armes. Technologie des armatures de projectiles en bois de cervidé du Magdalénien supérieur de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques)*. Thèse de Doctorat de Préhistoire, Université Paris-I, Déc. 2004, 431 p.

Rasilla M. de la, Santamaría Álvarez D. (2005/2006). Tecnicidad y territorio : las puntas de base cóncava del Solutrense cantábrico. *Munibe* 57/2 (Homenaje a J. Altuna), p. 149-158.

Rozoy J.G. (1989). Roc-La-Tour I et la démographie du Magdalénien. In *Le Magdalénien en Europe* (Colloque de Mayence, 1987), E.R.A.U.L. 38, p. 81-97.

Sacchi D. (1986). *Le Paléolithique supérieur du Languedoc Occidental et du Roussillon*. Supplément à Gallia-Préhistoire, XXI, Ed. du C.N.R.S., Paris, 268 p.

Saint-Périer R. (de) (1920). La grotte des Harpons à Lespugne (H.-G.). *L'Anthropologie*, t. XXX, p. 209-234.

San Miguel Llamosas C. (1991). El conjunto de Arte Rupestre Paleolítico de la cueva del Linar (Alfoz de Lloredo, Cantabria). *Crónica del XX. Congreso Arqueológico Nacional*, Santander, 1989, p. 95-103.

Sauvet G., Wlodarczyk A. (2000-2001). L'art pariétal, miroir des sociétés paléolithiques. *Zephyrus*, 53-54, p. 215-238.

Sieveking A. (1978). La significación de las distribuciones en el arte paleolítico, *Trabajos de Prehistoria*, 35, p.61-80.

Sieveking A. (2003). Groupes locaux et contacts à grande distance dans l'art paléolithique. *Préhistoire, Arts et Sociétés (B.S.P.A.)*, LVIII, p. 85-97.

Simonnet R. (1996). Approvisionnement en silex au Paléolithique supérieur ; déplacements et caractéristiques physiologiques des paysages : L'exemple des Pyrénées centrales. In *Pyrénées Préhistoriques, Arts et Sociétés*. Actes du 118e Congrès National des Sociétés Historiques et Scientifiques, Pau 1993, C.T.H.S., Paris, p.117-128.

Straus L. (1978). Thoughts on Solutrean concave base point distribution. *Lithic technology*, 6, p. 32-35.

Straus L. (1982). Observations on Upper Paleolithic art : old problems and new directions. *Zephyrus*, XXXIV-XXXV, p. 71-80.

Taborin Y. (1992). Les espaces d'acheminement de certains coquillages magdaléniens. In *Le peuplement magdalénien*. Actes du colloque de Chancelade 1988, C.T.H.S., Paris, p. 417-429.

Utrilla P. (1989). El Magdaleniense Inferior en la Costa Cantábrica. In *Le Magdalénien en Europe* (Colloque de Mayence, 1987), E.R.A.U.L. 38, p. 399-418.

Utrilla P. (1996). La sistematización del Magdaleniense cantábrico : una revisión histórica de los datos. In *El Hombre fósil : 80 años después*. Servicio de publicaciones, Universidad de Cantabria, p. 211-247.

Vignard E. (1965). Le Badegoulien, *B.S.P.F.*, t. 62 (8), p. 262-263.